

Biscuit Chinois

Littérature pop



Simon

Sylvain Martet

Numéro 7, 2008

Colocataires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

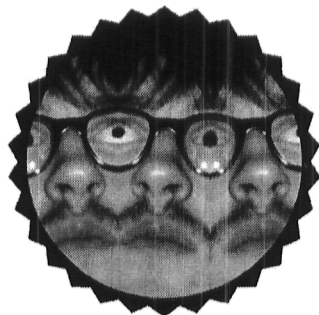
1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Martet, S. (2008). Simon. *Biscuit Chinois*, (7), 36–47.



Sylvain Martet

Sylvain Martet c'est un bandit, un vrai, avec un bandana et un six coups, un qui aime conduire trop vite et porter des t-shirts avec des loups dessus, parce que les loups c'est sauvage et puis ça hurle à la lune dans la forêt et ça, ça fait rêver les filles.

simon

1.

Simon est arrivé en août à l'appart, coloc numéro 4, pour remplacer Max, parti à Cuba. C'était l'équivalent d'un 3 ½ : deux grandes chambres et un immense salon/cuisine, le tout lié par un grand couloir. Je connaissais Simon du lycée, de la zone des fumeurs du lycée que je fréquentais bien que n'étant pas fumeur du lycée. Il était aussi un des rares à pouvoir articuler en soirée après six heures, ce qui n'est pas négligeable. Donc je connaissais Simon et je voyais Simon de temps en temps et je rigolais bien parce que Simon avait toujours des histoires où les mots « saoul », « fille » et « dégueulasse » étaient réunis.

Dès qu'il est arrivé, la voisine d'en face s'est mise à plaquer des messages sur sa fenêtre : elle voulait communiquer avec nous. La fille était pas jolie jolie, plutôt vilaine même, une trentaine d'années et de kilos en trop. Elle sentait le pathos. Mais Simon a quand même répondu et ils se sont écrits des trucs par fenêtres interposées. Je l'ai prévenu que c'était pas l'idée du siècle mais bon... Il a couché avec elle le soir même. En rentrant chez moi le lendemain, il me l'a dit. Sale, très sale.

— T'avais raison au fait, elle était vilaine, ses dents mec, ses dents étaient finies. Trop de clopes, plus rien à faire...

— Pourquoi t'as couché avec elle alors ?

— J'en sais rien, je voulais pas, j'étais déjà pas mal saoul quand elle est passée. Bon elle a amené un pack, sympa, donc j'ai dit « autant boire un peu, on verra ». Mais dès que j'ai attaqué la première bière la fille m'a parlé de ses tentatives de suicide.

— Ah merde !

— Alors bon j'ai commencé à boire de plus en plus vite, c'était un pack de 12, je lui en ai laissé deux et elle parlait, mais genre non-stop. Aucun intérêt. Je dois être son premier rencard depuis trois ans. Je lui ai laissé deux bières. Tellement chiant que j'ai commencé à m'assoupir un peu, alors j'ai essayé de la jouer malin, j'ai fait comme si je dormais complètement.

— Malin ouais !

— Mais elle s'en foutait mec. Elle est venue contre moi. Enfin, elle s'est approchée, le canapé était pas assez large pour qu'elle se couche avec moi. Bon, j'ai simulé le mec saoul qui dort, mais quand elle a commencé à défaire ma ceinture, j'ai pris sur moi et je l'ai choppée.

— Woooow. Sale.

— Méga sale, dès que j'ai eu fini, j'ai re-simulé le sommeil et je me suis vraiment endormi, elle est partie je crois, enfin elle était plus là ce matin. Soulagement. J'aurais crevé si elle était restée...

— T'aurais pas pu lui dire de partir ou pour une fois ne pas coucher avec elle ?

— Nan, mec, je sais pas faire ça. Même une moche, si elle veut baiser, je vais lutter un peu, mais si elle s'accroche, je sais qu'y a qu'une issue.

Simon avait l'air d'un toxicomane. Enfin, j'ai l'impression. Je connais pas de toxicomanes.

2.

Après la voisine, Simon a couché avec la fille qui bossait au bar du coin. Plus jolie celle-là. Et puis après, il a couché avec une étudiante de la rue, aucun intérêt, il avait oublié ses clés un soir, elle est passée et hop. Et puis petit à petit Simon a commencé à coucher avec toutes les filles du quartier. Plus ou moins jeunes, plus ou moins jolies, des stupides, des saoules, des grandes, des espagnoles, toutes. Il contrôlait pas ce qu'il faisait vraiment, mais ses conquêtes s'organisaient clairement rue par rue, on pouvait tracer sa progression sur un plan. Chaque soir une. Des fois deux quand il arrivait à les voir en dehors de chez nous. Mais très vite, il a opéré un repli vers l'appart, mieux placé et plus sûr (il avait eu une très mauvaise aventure sur le schéma classique du mari qui revient plus tôt que prévu). Je croisais de moins en moins Simon, j'entendais qu'il était là mais il se faisait rare. Il bossait presque plus, il allait moins en cours, je crois que son régime alimentaire était composé essentiellement de café. Les filles se suivaient dans sa chambre sans aucune cohérence, c'était un peu à tout venant, certaines revenaient, même la voisine d'en face. Je me demandais par moments quand Simon trouvait le temps de les draguer. Très vite, j'ai évité de leur parler. Je m'absentais régulièrement de l'appart et quand je revenais, quelques jours plus tard, je voyais la situation empirer. Un jour que je traînais dans la cuisine, j'ai revu Simon.

— Wow ! T'es encore vivant !

— C'est l'enfer mec, l'enfer... Elle, elle vient juste de s'endormir, mais moi ça fait trois jours que j'y arrive plus...

— Bof, t'es pas à plaindre, la plupart des gars aimeraient passer leur temps à baiser.

— Non. Impossible. Mec, je viens de résilier mon abonnement de téléphone, j'avais 20 messages par jour de filles

en rut... Je les connais même pas ! Des Judith m'appellent, des Véronique m'appellent, une Corinne me harcèle, des Jessica me supplient...

— La joue pas dramatique, dis-leur non et puis c'est tout.

— Mais elles s'en foutent ! Elles se passent le mot entre elles, Julie, à moins que ce soit Marie ou une autre, bref peu importe, celle de lundi m'a avoué que mon numéro circulait parmi toutes les filles qui voulaient du sexe sans désillusion...

— Ahah ! Fais-toi payer !

— Faudrait, ça commence à me coûter... J'ai plus de boulot, parti comme ça je vais même pas avoir mon année, et puis je me ruine en café, en Redbull et en bière et je suis crevé... D'ailleurs...

— Ouais ?

— Tu connais pas quelqu'un qui pourrait m'avoir un truc un peu plus puissant que du café ou du Redbull... Tu vois ? Un remontant vraiment efficace, quoi...

— Wow ! T'en es à ce point ?

— Ouais mec... Déjà, l'ébruite pas hein, mais j'ai discuté avec Adrien pour qu'il m'obtienne du Viagra par son père... J'ai pas encore de soucis mais je commence à être tellement crevé...

— Ahah, justement, ça serait la solution, si tu peux plus physiquement, peut être qu'elles te foutront la paix !

A ce moment là, la sonnette a retenti. En regardant par la fenêtre, j'ai vu une masse de cheveux blonds sur talons hauts.

— Simon, ça doit être pour toi.

— Oh non, pas elle...

— C'est qui, « elle » ?

— C'est une furie, elle, je veux plus, et puis j'ai l'autre qui dort, là...

— Tu lui expliqueras toi-même, elle vient de rentrer

dans ta chambre par la fenêtre...

3.

Après cette fois-là, j'ai plus vu Simon du tout. On communiquait sporadiquement sur le frigo, par Post-It. Après la mise hors service de son cellulaire, Simon a dû me demander de supprimer la ligne de l'appart et son nom de la boîte aux lettres. Mais c'était trop tard. Toutes les filles de la ville, seules ou pas, savaient où il était. J'en ai eu marre d'avoir à faire l'accueil, alors j'ai posé un écriteau qui les invitait à entrer d'elles-mêmes et les guidait vers la chambre de Simon. J'ai cru bien faire, mais je crois que cette initiative n'a fait qu'aggraver la situation. Simon ne sortait plus de sa chambre, les filles arrivaient avec le nécessaire pour sa survie : pizza, sushis, bière, condoms... Comme il faut pas laisser tomber les potes, je lui glissais sous la porte ses remontants spéciaux avec des petits mots d'encouragement.

J'ai fini par le croiser un jour alors que je traînais dans ma cuisine. Il était méconnaissable. Le teint livide de celui qui n'a pas vu la lumière du jour depuis un mois, des cheveux hirsutes, une barbe de 25 jours. Il m'a semblé plus athlétique qu'avant, mais aussi plus fatigué que n'importe quel être humain. En préambule à toute conversation, j'ai sorti une bonne bouteille et de la vraie nourriture.

— Simon, mon ami, Simon, mon frère, Simon, mon coloc... cette situation ne peut plus durer. Y a une fille dans ta chambre, là ?

— Y a deux filles dans ma chambre, Ilona se rhabille et Mégane fait des étirements.

— Laisse-la s'étirer jusqu'à épuisement alors. C'est plus possible, Simon, il faut que tu fasses quelque chose, on dirait un zombie. Un zombie du sexe, comme dans un porno bas de gamme. Je pensais pas devoir dire ça un jour dans ma vie, mais : le sexe, c'est pas tout.

— Ouais, ok, ouais t'as raison... Mais là je suis grillé, si je sors dans la rue, je vais voir que des filles avec qui j'ai couché. Mec, je suis passé à cinq ou six par jour. Et encore, c'est parce que j'arrive à contrôler le truc et...

— Tut-tut-tut-tut ! Tu contrôles rien du tout. On a fait plusieurs *after*s ici, avec 40 à 50 invités chacun et on a même pas réussi à te voir. Ça commence à bien faire, Simon, tu vas aller leur dire que t'es en pause.

En prononçant « pause », j'ai entendu un bruit sourd provenant du couloir qui mène de l'entrée au salon, et sans que je comprenne exactement ce qu'il se passait, un groupe de filles hurlantes et trépignantes ont sauté sur Simon. En deux secondes elles l'avaient embarqué vers sa chambre. Je l'ai entendu hésiter des « pas maintenant », « c'est ma pause », « je dois respirer, laissez-moi respirer », puis la porte a claqué. J'ai foncé pour le sortir de là, mais j'ai entendu le bruit d'un meuble qu'on déplace pour bloquer la porte. La fenêtre était obstruée, elle aussi. Simon était prisonnier. Je suis parti réfléchir à tout ça sur mon canapé, dans le salon. En m'asseyant, j'ai senti comme une bosse sur le dossier. En tapant un peu dessus pour l'aplanir, j'ai entendu la bosse émettre un petit cri : la bosse s'appelait Marie, elle s'était planquée là pour être sûre de pouvoir entrer dès qu'elle entendrait la porte de sa chambre s'ouvrir.

4.

Après je suis parti de l'appart quelques jours, ça devenait vraiment n'importe quoi. À mon retour, rien, en apparence, n'avait changé. À en croire les sons venant de sa chambre, Simon était là et vivant, du moins assez pour ces dames. Avant de m'asseoir sur le canapé, j'ai regardé si Marie ou une autre n'avait pas retenté l'expérience. L'endroit était *clean*. Peut-être qu'il avait finalement réussi à limiter tout ça. L'hiver arrivait, la neige commençait à

recouvrir les pavés de ma rue. Je me suis servi un verre de vin pour regarder tout ça depuis la fenêtre, tout ce calme, tout ce frais... J'ai posé mon verre, sans vraiment regarder, sur ce que je pensais être le rebord de la fenêtre, mais, dans mes souvenirs celui-ci n'avait pas de doigts, or, ce que je sentais sous mon verre, c'était bien des doigts : Christelle. Elle était accrochée à la fenêtre depuis quatre heures. Elle m'a appris que Simon avait réussi à imposer un roulement de 24 heures minimum, mais que de quitter l'appartement la relèguerait au bas de la liste d'attente et Christelle ne voulait visiblement pas ça. Avec le maximum de tact dont j'ai pu faire preuve étant donné la situation, je l'ai quand même renvoyée en bas de liste. Je suis revenu dans ma cuisine poser la bouteille de vin (oui, car tout ça m'avait gâché mon instant de poésie hivernale) et j'ai décidé d'attraper le whisky de secours caché dans le placard de secours. Là, j'ai vu Sylvie, 23 heures de cachette, si près du but. Enragée, elle a dénoncé Maylis, derrière le rideau de douche, et Cassandra, dans le faux plafond. Cassandra était la seule jolie, et, par une bonté de cœur incroyable, j'ai raccourci son attente dans mon propre lit. Je suis par moments trop bon.

Quelques jours plus tard, j'ai été accueilli à l'entrée de mon appart par un type en costard avec un badge sur sa veste. « Eric ». Eric se tenait devant une espèce de bureau avec un ordinateur, un fax, un standard téléphonique et un pot à stylos. Il avait décoré tout ça avec une plante verte, un yucca, m'a-t-il semblé, et une tasse à café avec un gros cœur rouge dessus.

— Salut Eric !

— Bonjour, me répondit Eric.

— Et maintenant, sors de chez moi, Eric, ramasse tes affaires, et pars, je ne veux même pas savoir ce que tu fais là.

— Euh... Bonjour, m'a répondu Eric. Bonjour, je

m'occupe des rendez-vous de M. Simon L. Je suis désolé monsieur, mais je vais devoir vous demander la raison de votre venue et vous proposer qu'on examine ensemble le meilleur moment où vous pourrez revenir rencontrer M. Simon L., parce qu'il ne reçoit que sur rendez-vous. Mais je dois vous prévenir que M. Simon L. ne reçoit habituellement que des femmes et...

Je ne suis pas d'un naturel tenace. J'ai laissé Eric dans l'entrée et je me suis rendu dans la cuisine. Je me suis installé au bar, me suis mis un peu de musique et j'ai regardé Eric travailler. Ce type n'arrêtait pas. Des livreurs passaient, des filles appelaient, il a recruté deux videurs, d'autres filles appelaient, il a organisé un classeur avec les photocopies des seins et des fesses qu'on lui faxait. À sa pause, je l'ai invité à prendre un café. Un type sympa.

L'appartement ressemblait à une gare, les voisins ont commencé à se plaindre de trouver à leur tour des filles cachées dans la cage d'escalier et de subir des contrôles d'identité de la part des videurs zélés. De mon côté, je commençais à me lasser de devoir retrouver chaque jour les filles cachées. La situation était à la limite du supportable. J'ai bien essayé de voir Simon, mais dès que l'accès à sa chambre se libérait, un flot de filles en furie lui sautaient dessus, malgré le planning, malgré Eric. Et les filles griffent. Et ça fait mal. Devant l'immeuble, un autre phénomène est peu à peu apparu : le bruit se répandant dans la ville, tous les gars désespérés se sont mis en tête de récupérer les filles du fond de la liste d'attente. Une deuxième file, constituée de types aux cheveux gras tenant dans la main une de ces stupides roses bas de gamme, se tenait maintenant à l'entrée de chez moi. Les vendeurs de roses bas de gamme ont alors commencé à envahir la rue...

5.

Je crois que j'ai fini par craquer au bout de six mois de colocation. Normalement, je ne suis pas difficile à vivre, tout ce que je demande, c'est un peu de calme au quotidien et des soirées de temps en temps. Là c'était râpé, complètement râpé. J'ai établi le plan de contre-attaque en traînant dans ma cuisine : d'abord, forcer le barrage de la chambre, puis sortir Simon de là. Je l'enverrais au vert chez ses parents, la campagne, la solitude pour se refaire une santé. Et avant que les filles puissent retrouver sa trace : paf! le Mexique. J'avais pensé allumer un feu dans sa chambre pour faire sortir tout ce monde comme des taupes, puis à un tunnel qui aboutirait directement au niveau de son lit. Finalement, j'ai plutôt choisi un *forcing* classique. Je resterai près de la porte, emmitoufflé dans ma tenue complète de ski pour parer aux blessures. Je garderai les bâtons de ski pour me frayer un passage.

Le 8 février, à 14 h 11, la porte a bougé. En hurlant, j'ai réussi à m'avancer jusqu'à sa hauteur. Plus j'avancais, plus les filles ralentissaient ma progression. À ma gauche, j'en ai alors vu une plus petite et plus agressive que les autres. Je l'ai attrapée par la taille pour qu'elle fasse le ménage en mordant les autres. J'ai réussi comme ça à me frayer un passage jusqu'au lit de Simon. Mon arrivée a provoqué un vent de panique. Des filles couraient partout dans sa chambre. J'ai entendu depuis le couloir les cris d'Eric, pris dans la tourmente. Arrivé devant le lit, je me suis retrouvé devant un tas de filles plus ou moins nues. On aurait dit des chats affamés sur un sac de croquettes. J'ai commencé à les retirer une par une, un boulot crevant, surtout en tenue de ski. Certaines essayaient de revenir, d'autres pesaient trois fois mon poids. La résistance de ce lit me fascinait. Après une heure d'efforts, j'en étais venu à bout, j'avais libéré le lit de toutes les Marine, Frédérique et Patricia.

C'est là que je n'ai pas vu Simon. Les filles, qui continuaient à courir partout et à se battre pour la forme, se sont progressivement arrêtées. Aucune trace de Simon. On a soulevé le lit, puis fouillé la chambre, mais rien. La rumeur s'est répandue, mais aucune fille ne se rappelait exactement quand elle l'avait vu pour la dernière fois. La porte ne s'était ouverte que deux jours avant, mais personne ne savait réellement si Simon était encore là. Chacune pensait qu'il s'occupait de sa voisine. Les recherches dans l'appartement n'ont rien donné, pas plus que dans l'immeuble ou dans la rue. Les fouilles ont continué chez certaines de ses plus grosses consommatrices, accusées par les autres de kidnapping, mais ça n'a donné aucun résultat. Simon avait réellement disparu. Une semaine plus tard, j'ai reçu une carte d'Acapulco, tout allait bien pour lui, il partait pour deux semaines dans la forêt, seul.

J'ai gardé Béatrice (la petite qui mord) comme coloc. Elle est arrivée en février, coloc numéro 5, pour remplacer Simon, parti au Mexique.

Argumentation solide, travail clair et concis : A+ Bravo.